

Le jardin, l'usine et le château, les pérégrinations d'une famille au XIXe siècle à travers sa correspondance / Cécile Dauphin, Danièle Poublan. — Extrait de : Revue des lettres et de traduction. — N° 4 (1998), pp. 161-176.

Bibliogr.

I. Lettres (Correspondance) — Paris (France) — 19e siècle. II. Noms géographiques — Paris (France) — 19e siècle.

Poublan, Danièle

PER L1037 / FL150598P

**LE JARDIN, L'USINE ET LE CHÂTEAU
LES PÉRÉGRINATIONS D'UNE FAMILLE
AU XIX^e SIÈCLE
À TRAVERS SA CORRESPONDANCE**

*Cécile DAUPHIN (CNRS)
Danièle POUBLAN
École des Hautes Études en Sciences Sociales
Centre de Recherches Historiques
Paris*

«À la citoyenne Duménil-la mère
petite rue St Rémy n°4804 à Amiens»
(11 messidor an III)

«Monsieur A. Duménil Professeur
de la Faculté de médecine
7 rue Cuvier, Jardin du Roi
Paris»
(7 septembre 1844)

«Madame Charles Mertzdorff
Vieux Thann
Haut-Rhin»
(3 novembre 1870)

Trois personnes associées chacune à une ville. L'adresse postale inscrite sur la lettre pliée et cachetée¹ situe, un moment donné, un individu en un lieu précis. S'agit-il d'une halte sur un parcours? d'une étape sur le chemin de l'exil? d'une installation durable? Les adresses,

(1) L'usage de l'enveloppe ne devient courant que tard dans le XIX^e siècle.

lorsqu'on peut les suivre sur la durée, permettent de le préciser. Ainsi la citoyenne Duménil de l'an III, redevenue Madame Duménil après la période révolutionnaire, reçoit encore en 1821 son courrier dans la même maison à Amiens. La présomption d'enracinement ainsi établie se trouve confirmée par ailleurs: elle est issue d'une famille de notaires de la région et son mari est procureur. La deuxième adresse est celle de leur fils, André Constant, qui s'est installé à Paris. Il travaille au Jardin du Roi (l'actuel Jardin des Plantes) où il est logé avec sa famille et qui reste dans le souvenir de ceux qui ont habité là comme un enclos préservé, mythique. La troisième est celle de Caroline, la petite-fille d'André Constant, qui a épousé un industriel dont l'usine de blanchiment d'étoffes est située en Alsace. En continuant à suivre la litanie de ces adresses qui jalonnent les vies, on assisterait au retour à Paris des filles de Caroline, puis à l'installation de l'une d'elles sur les terres de son mari dans le Nord de la France.

Les noms des rues, des villes, des villages qui se déclinent tout au long du XIX^e siècle ne sont, au mieux, que des indices du déracinement ou de l'enracinement géographique des femmes, des hommes, des familles. La lecture des lettres peut seule rendre intelligibles les raisons de ces déplacements ou de ces permanences, compréhensibles les modalités de l'adaptation, sensibles les perceptions des épistoliers. Les lettres racontent parfois les démarches, les errements, les succès, traduisent craintes, espoirs et nostalgies, expriment les sentiments multiples qui traversent celui qui part, celui qui arrive, celui qui reste. Mais ces textes ne peuvent être lus comme le témoignage «vrai» d'une expérience; ce sont plutôt des traces d'une réalité diffractée par les mille contraintes du genre épistolaire. Ils doivent être lus aussi avec leurs silences. Les lettres que nous avons étudiées² sont des correspondances familiales, suscitées et bridées par la nécessité d'entretenir des liens forts, durables et codifiés entre parents et enfants, maris et femmes, sœurs, frères, neveux, oncles, tantes et cousins. Des échanges doivent irriguer de mots, de nouvelles,

(2) Nous reprenons ici une partie du corpus que nous avons étudié et publié, Cécile Dauphin, Pierrette Lebrun-Pézerat, Danièle Pouban, *Ces bonnes lettres*, Paris, Albin Michel, 1995.

de cadeaux, de salutations, de photographies, de commissions, le grand corps familial³. Va-et-vient entre la région natale et celle où l'on fait souche, que peuvent dire les lettres de cet écart entre le passé et l'espace du futur?

Pour le thème qui nous occupe, les lettres se révèlent donc des indices fiables par leurs adresses, des informatrices précieuses par leur contenu, et aussi des témoins solides par leur matérialité même. Les lettres que l'on ne lit plus, que les parents conservent comme des objets, parcelles de terrain ou bijoux transmis de génération en génération, servent à l'édification de la mémoire familiale. Ces archives constituent à la fois un terreau favorable à l'enracinement d'un long passé lignager et la marque de la réussite de cet enracinement.

Notre exposé s'ordonnera autour de trois cas de figures précis qui mettent en scène différents membres d'une même famille : la migration du jeune provincial et son installation dans la capitale; l'attachement à une région, l'Alsace, qui nourrit la prospérité familiale; la constitution dans une propriété du Nord d'un véritable lieu de mémoire s'appuyant sur des actes notariés, des arbres généalogiques, des lettres, des souvenirs divers. Ces approches croisées devraient permettre de présenter la complexité des situations où se succèdent des épisodes antagonistes (départ, arrivée, errance, installation) et qui engagent, au-delà des individus, leur parenté.

S'installer à Paris

Entre 1801 et 1860, la population de la capitale est multipliée par deux⁴. Ce doublement est dû à l'arrivée massive de provinciaux qui, quels que soient leurs projets initiaux, leur désir de revenir un jour «au pays», font l'expérience d'un nouveau mode de vie, d'une adaptation à une existence radicalement différente.

(3) Michelle Perrot, dans sa Présentation du *Journal intime de Caroline B.*, Paris, Artaud-Montalba, 1985, p. 140, voit les correspondances comme le «sang des familles».

(4) Paris compte 550 000 habitants en 1801 et, dans les mêmes limites, 1 200 000 en 1860.

André Constant Duméril, originaire d'Amiens, voulut, très jeune, devenir médecin. En 1791, à 17 ans, un ami le fait entrer dans une droguerie à Rouen - premier déplacement. Parallèlement à son travail à la boutique, il suit avec avidité des cours de botanique, de chirurgie, de médecine, d'anatomie. Lorsque, le 14 frimaire an III (4 décembre 1794), la Convention établit à Paris une école de santé, A. C. Duméril postule à l'une des 300 places (assorties de bourses) offertes aux «élèves de la Patrie». Il est reçu au concours et malgré l'inquiétude de ses parents quitte sa place à Rouen pour la capitale. Deuxième déplacement.

Comment mieux mesurer son nouveau territoire qu'en l'arpentant? C'est ainsi que le jeune homme se décrit à son frère, une semaine après son arrivée : «Paris 15 Pluviose an 3^o de la république, Mon ami, Me voilà à Paris ne faisant rien, n'ayant qu'à me promener. Je cours avec Cretou et quand j'ai bien marché, que je suis bien las, bien fatigué, que je m'assois et que je cherche à me rendre compte de ce que j'ai vu, parce que j'ai eu trop de choses à voir. Jusqu'ici je n'ai vu que des maisons, des colonnades, des sculptures, des ponts, des hospices, des amphithéâtres, etc., etc. et je reconnais que qui veut trop voir, ne voit rien.» De Paris, sa vie culturelle et politique (lorsqu'elle ne touche pas directement son existence) nous ne saurons guère plus. Bien vite il se met au travail et découvre les difficultés matérielles propres à la grande ville bouleversée par les événements révolutionnaires: tout est cher et les colis qu'il reçoit sont trop vite épuisés. Il annonce à sa mère : «Mon instruction en souffrira beaucoup, mais je suis décidé à retourner à Amiens pour un mois ou deux plutôt que de mourir de faim ici.» - il ne mettra pas ce plan à exécution. L'installation ne se fait pas en rupture avec le milieu d'origine mais au contraire ne réussit que grâce aux relations conservées. A. C. Duméril est jeune, étudiant, il compte provisoirement sur l'assistance de ses proches, avant de pouvoir lui-même les aider. Il est donc normal qu'il expose ses difficultés, et il ne s'en prive pas. Quelques colis plus tard, il analyse sa situation : «Je ne perds pas mon temps, et j'espère avoir toujours à me louer d'être venu à Paris. Quoiqu'il y ait pour moi la même différence, dans la manière de vivre ici, qu'il y en avait à Rouen, de celle d'Amiens. Je

suis heureux d'en être venu là par degré, il m'en a moins coûté» (messidor an III). Ses études et son travail à la Faculté le fixent dans la capitale. Mais s'il s'intègre rapidement au milieu médical et universitaire, il n'a coupé les ponts ni avec sa famille, ni avec sa ville natale : «donnez-nous des nouvelles de ce qui se passe à Amiens» ne cesse-t-il de réclamer. C'est de province que lui parviennent une partie de ses revenus, de sa nourriture, de son linge.

Sa vie se poursuit à Paris, une existence dont les échos du labeur incessant sont transmis : les cours de physiologie et d'anatomie qu'il donne, sa nomination à la Société philomatique, son rôle à la Société médicale d'émulation, son poste de chef de travaux anatomiques et de chargé de cours, etc. «Je suis toujours très occupé» résume-t-il. Le piéton avide de tout voir, de découvrir la capitale, s'efface vite dans les lettres derrière le personnage du jeune homme boulimique de travail et soucieux de nouer des relations utiles. Aux maigres bagages avec lesquels il est arrivé à Paris («mes hardes, livres et ossements - ce ne sont pas des miens dont je veux parler, on ne les emballe pas encore», précise-t-il avec humour le 4 pluviôse an III), il a pris soin de joindre des recommandations, en particulier la lettre d'un médecin rouennais pour Fourcroy alors professeur de chimie à l'Ecole Centrale, phrases élogieuses qu'il recopie pour sa mère. L'efficacité de ces sésames n'est pas garantie, aussi reste-t-il prudent : «de loin, tout est beau. C'est pourquoi je ne vous parlerai de tout cela que lorsque j'aurai vu de quel bois l'on se chauffe, et avec lequel on chauffe les autres» (idem). Cependant, très vite, il sait se faire remarquer et rendre des services : «*Le citoyen Baudelocque qui continue les accouchements me témoigne toujours de l'amitié et je n'ai qu'à me louer de sa manière d'agir*»; «*j'ai été assez distingué des professeurs pour qu'ils m'aient chargé plusieurs fois et hier encore de répéter aux élèves les principes qu'ils avaient établis*» (29 messidor an III). Les sociétés savantes dont il fait partie reflètent sa bonne intégration («Je dois ma nomination à deux professeurs du muséum d'histoire naturelle que je peux regarder comme mes amis, les citoyens Cuvier et Geoffroy», 5 frimaire an V) et sont aussi le moyen d'élargir le cercle de ses connaissances («la société Philomatique est extrêmement bien composée, elle comporte parmi ses membres les

naturalistes les plus distingués aucun excepté», idem). L'intégration se fait au travers d'un réseau de relations sociales, patiemment, stratégiquement élaboré. Moins de trois ans après son arrivée à Paris, et bien que des liens très étroits soient maintenus avec sa famille provinciale et sa région natale, André Constant Duméril se sent parfaitement enraciné. «*Je suis ici dans un fort beau champ lié avec tous les savants qui s'occupent du même objet que moi*», écrit-il à son père, utilisant une métaphore agricole bien dans le ton.

Le journal de voyage

Le contraste entre les lettres parisiennes d'A. C. Duméril et celles qu'il écrit lorsqu'il voyage est à noter. Autant les premières, nous l'avons vu, se résument à ses activités, nombreuses, à ses rencontres, fructueuses, à ses besoins matériels, récurrents, autant les secondes s'apparentent à de véritables relations ou journaux de voyages, remplis de descriptions, de développement pittoresques et de renseignements géographiques. Par exemple, en l'an XIII, passant par Bayonne alors qu'il participe à un périple en Espagne pour étudier la fièvre jaune au sein d'une commission médicale nommée par Napoléon, il décrit la région («nous sommes ici dans un lieu charmant dans le pays de Labour au pied des basses Pyrénées» ...), la ville («très jolie», dont «*la plupart des maisons sont construites en pierre de taille d'une nature singulière*» ...), les habitants («*je n'ai jamais vu d'aussi jolies femmes*» ...), etc. Il adopte dans ces pages le style et le ton réservés à ce genre de circonstances. La lettre de voyage ou de vacances, toute imprégnée de réminiscences livresques (teintées de lyrisme ou érudites), est attendue et cette famille de la bourgeoisie lettrée se conforme aux usages. Ainsi, Caroline ou Eugénie (les deux épouses successives de Charles Mertzdorff), qui ne s'attardent pas dans leur correspondance habituelle sur les monuments parisiens au milieu desquels elles vivent, s'épanchent longuement devant les beautés champêtres et les curiosités de la province lors de leurs déplacements : «La campagne est vraiment chose délicieuse dans ce mois ci, tu ne peux te figurer combien tout est vert et fleuri, la pelouse dans le jardin est magnifique, les roses, le chèvrefeuille, le sureau, tout

cela est dans son beau moment, je n'ai jamais tant joui, je crois, de la nature» (Caroline, 12 juin 1857); «Hier la journée a été charmante, nous avons été aux Laumes, nous avons visité Alise Ste Reine la fameuse place où Versingétorix a été vaincu par Jules César, puis nous avons pris la voiture d'un aubergiste et nous nous sommes fait conduire au château de Bussy-Rabutin; pour y arriver on suit une charmante route, on monte par un chemin monteux, malaisé, où coule un torrent et on arrive dans un magnifique parc qui par ses arbres et ses accidents de terrains, m'a fait penser à la montée au Vieux château de Bade. Le château quoique dominant la vallée est entouré d'eau. L'intérieur est fort curieux, Mr de Sareuse le propriétaire actuel est littéralement amoureux, passe-moi le mot, de son château qu'il a restauré avec le plus grand soin. Le méchant cousin comme dit Mme de Sévigné en parlant de Bussy avait pavoisé son château des portraits des plus jolies femmes de son temps ou des devises plus que malignes.» (Eugénie, septembre 1863)

Il arrive que les correspondants soient parfois conduits à rapporter leurs impressions de voyage sur un support différent, à les inscrire à côté des lettres, sur des feuillets dont il nous est difficile aujourd'hui de savoir s'ils étaient donnés à lire, et à qui. Sont parvenus jusqu'à nous, conservés au milieu des lettres (la proximité physique n'est pas fortuite), l'emploi du temps de Caroline à l'été 1860, lors d'un périple dans l'Oise et un long «récit de [son] voyage en Alsace», «mémento des choses et des lieux [qu'il a] eu occasion de voir» rédigé par A. C. Duméril qui, en 1858, à 84 ans, rend visite à sa petite fille et à son mari. Notre savant se montre d'habitude plus avare de détails pour décrire son lieu de vie. La différence entre la prolixité, voire le lyrisme, des voyageurs (André Constant, Caroline ou Eugénie) et la discrétion des mêmes, nouveaux arrivants, sur leur environnement serait à rapprocher de la sécheresse et la brièveté des descriptions qui caractérisent la plupart des lettres de migrants⁵.

(5) Sur les lettres de migrants «ordinaires» au XIXe siècle, on pourra consulter: Nicole Fouché, *Émigration Alsacienne aux États-Unis, 1815-1870*, Paris, Publications de la Sorbonne, 1992; Camille Maire, *Lettres d'Amérique. Des émigrants d'Alsace et de Lorraine écrivent au pays, 1802-1892*, Metz, éditions Serpenoise, 1992; Witold Kula,

Vivre en Alsace

Au printemps 1858, Caroline, la petite fille d'A. C. Duménil, est présentée à Charles Mertzdorff, un industriel choisi par sa famille. En juin ils sont mariés et partent pour l'Alsace. La jeune épouse raconte, dans un style concis et précis, ces journées bien remplies à l'une de ses correspondantes habituelles, sa cousine et amie Isabelle. «Hier nous avons signé le contrat, Lundi à 3 heures nous nous marions à la mairie; Mardi matin, (à midi,) le mariage à l'église, à 5 h. dîner de 40 personnes, chez bon papa, à 11h. moins 1/4 nous partons pour Fontainebleau; Vendredi matin nous revenons à Paris; à 8h. moins 1/4 nous partons avec toute la famille Mertzdorff pour l'Alsace; nous arrivons à Strasbourg à 7 h. du matin; nous en repartons à midi; nous arrivons à 5 h. au Vieux Thann où tous les ouvriers en habits de Dimanche nous attendent rangés en haie; nous descendons de voiture et allons au milieu d'eux; arcs de triomphe, coups de canon, etc. petit discours de Mr Mertzdorff en allemand; quelques mots de Mme Mertzdorff en français; double paie, le soir grand bal, le lendemain dîner de 40 couverts avec tous les contre maîtres etc. Que dis-tu de ce programme et de cette vie?». L'arrivée se fait donc en fanfare. Et après? Nous saurons peu de choses du premier contact avec la nouvelle région, car lorsqu'elle poursuit sa lettre, quelque temps plus tard, elle se dit déjà «acclimatée», habituée à son nouveau milieu: *«Voilà 18 jours que cette lettre a été commencée, que de choses en si peu de temps! Ce Mr Mertzdorff dont je parle est maintenant mon mari et mon cher mari; me voilà acclimatée dans cette Alsace à laquelle je ne pensais que comme dans un rêve; me voilà mariée; voilà que je commence la vie sérieuse et la grande tâche dans ce monde; Dieu veuille que je sache m'en tirer le mieux possible et que je remplisse en femme chrétienne les devoirs qui me seront imposés. La vie se présente pourtant bien belle devant moi; auprès d'un mari qui a*

Nina Assorodobraj-Kula, Marcin Kula, «Émigration polonaise et société paysanne à travers un codex de lettres censurées (1890-1891)», *Revue de la Bibliothèque Nationale*, n° 50, 1993; Ariane Bruneton-Governatori et Bernard Moreux, «Un modèle épistolaire populaire: les lettres d'émigrés béarnais», *Par écrit. Ethnologie des écritures quotidiennes*, Daniel Fabre (dir.), Paris, éditions de la MSH, 1997.

toute mon affection, d'une belle-mère aussi bonne; dans une position sociale si belle sous tous les rapports, si honorable d'après la manière dont Charles est posé dans le pays, tout cela est magnifique et je ne pourrai assez remercier Dieu qui m'a envoyé ces grâces.» Elle répond pleinement à ce qui est attendu: rassurer sa famille, se montrer en chrétienne exemplaire, en jeune femme consciente de ses obligations et en fille satisfaite du sort que ses parents lui ont choisi. Aménager sa maison, assurer ses devoirs mondains et ses charges sociales, bientôt s'occuper de ses filles (Marie naît en 1859, Emilie en 1861), ce sont ces aspects de sa vie qu'elle détaille dans sa correspondance. Au début de son séjour alsacien elle charge sa famille d'achats à Paris: une résille, un corset, des chemises d'homme. Plus qu'une nostalgie de la capitale, du luxe et de la variété de ses boutiques, ces commissions semblent révéler le désir d'associer les proches, de les faire participer aux échanges incessants qui, lettres et colis mêlés, irriguent le réseau familial. Elle note parfois des habitudes qui la surprennent («*le jour de l'an est une bien moins grande fête en Alsace qu'à Paris*»; «*je te dirai qu'ici les dimanches sont tout différents de ceux de Paris*») mais elle les fait siennes et ne se cramponne nullement à son mode de vie antérieur.

Bientôt son frère et ses parents viennent à leur tour s'installer dans le voisinage, associés aux activités industrielles de Charles Mertzdorff. Caroline parle de «notre colonie alsacienne», (21 janvier 1862). Son adaptation à l'Alsace passe par les multiples relations sociales qu'elle est amenée à gérer; elle est fière de raconter dans ses lettres les réussites de ses réceptions et repas - rien de fastueux ou de frivole cependant, dans ce milieu de bourgeois cossus et de catholiques pratiquants. Mais à la différence de son grand-père André Constant Duménil qui lui aussi s'était intégré hors de sa région natale grâce à un réseau de relations, Caroline n'a pas à le créer. Il lui suffit (et toute son éducation l'a préparée à cette tâche), de s'adapter au monde de son époux. C'est une greffe, pas une transplantation. Charles est un riche propriétaire et dès sa première lettre, que nous avons citée plus haut, Caroline mentionne sa (leur) position sociale dont l'éminence adoucit la rupture avec le mode de vie parisien. Même le paysage s'ordonne pour elle autour des propriétés de son

mari : «*La nature est magnifique. Je suis sortie presque tous les jours; Charles m'emmène après dîner (à 1 heure), nous sommes allés deux fois? son jardin sur la montagne d'où l'on a une vue admirable sur les Vosges, le Jura, les glaciers des Alpes dans le lointain, à gauche la vallée du Rhin et au pied la magnifique vallée que nous habitons. Mardi nous avons passé l'après midi à la ferme de Charles; maman serait bien contente là, au milieu de la culture, des bestiaux, des volailles*» (27 juin 1858).

Il est vrai que ce sont ces propriétés (usines, terres et même source thermale), cette prospérité, qui fondent l'appartenance des Mertzdorff à Vieux Thann, à l'Alsace, à la France. Ce n'est pas le lieu ici de raconter la trajectoire qui conduisit le descendant d'une famille de protestants exilée à Magdebourg après la révocation de l'édit de Nantes et revenue en France au début du XIXe siècle, lui qui fit ses études en Suisse et était germanophone, à incarner dans son âge mûr la figure du notable local, maire de sa ville, et qui à travers l'occupation allemande et la guerre réussit à sauvegarder l'avenir de son usine et de sa parenté. Notons seulement qu'il offre le cas d'un enracinement durable grâce à une réussite économique indéniable, perçu comme prestigieux par ses descendants⁶ et revendiqué, explicité - en partie - par le truchement des correspondances archivées.

Les racines généalogiques

Chaque nouvel arrivant s'adapte comme il le peut à son nouveau décor, mais l'attachement à une maison, une région, se joue sur un espace temporel, le temps long propre aux générations qui s'y succèdent. Si l'enracinement implique un lieu, il ne signifie rien sans la durée. La perception familiale se fixe dans le passé. L'image de l'arbre généalogique s'impose ici. La métaphore se déploie dans l'espace et dans le temps. La série des noms est inséparable d'un territoire, celui que marqua l'ancêtre considéré comme fondateur, celui à partir duquel la famille se définit. Si, «*depuis l'Antiquité,*

(6) Prestige reconnu par tous: il y a à Vieux Thann une rue Mertzdorff et une rue Duménil.

médecins, naturalistes et philosophes se sont plu à chercher des correspondances entre l'homme et l'arbre, à mettre en parallèle la sève, les branches, la verticalité et la recherche de la lumière du second avec le flot du sang, le développement des membres, l'aspiration à la perfection proprement humains», «l'arbre généalogique n'a pris que tard, dans le courant du XVe siècle, sa forme canonique - l'ancêtre de la lignée tapi dans les racines ou le tronc, les branches déployant sa descendance vers le ciel »⁷. Les lignées princières et aristocratiques ont emprunté cette forme de représentation, puis les familles bourgeoises à l'âge moderne. La profusion des branches, l'ampleur des frondaisons, traduisent la richesse du terreau, la vitalité des alliances, l'espoir de la pérennité du nom.

Attachement au nom et à la terre des ancêtres, préoccupations généalogiques et conservation des papiers vont de pair. Dans les familles de la bourgeoisie, il se trouve souvent un homme ou une femme qui, pour les autres, au nom des autres, conserve, rassemble les matériaux avec lesquels peu à peu s'élabore l'identité du groupe familial. A. C. Duméril écrit à sa mère le 7 thermidor an IX: «*Madame Dumont [une parente] est accouchée hier à 1 heure de la nuit d'une troisième fille dont j'ai été le parrain [...] Sa fille se nomme Flore-Sophie, je dis cela pour papa et ses tables généalogiques.*» Son père, si attentif à tous les rameaux de la famille est aussi celui qui garde et classe le courrier, celui grâce à qui nous pouvons lire les lettres de son fils. Ses descendants, soucieux de fixer les dates et les repères de la saga familiale, de produire des preuves du développement de la lignée, de proposer aux proches un discours de légitimation, n'auront qu'à consulter les papiers conservés. Parmi eux les lettres figurent en bonne place.

Une fois que les lettres sont reçues, lues, relues, peut-être données à lire à des tiers, que la réponse est envoyée, elles sont jetées, ou conservées. Si elles ne finissent pas dans la corbeille, elles seront

(7) Christiane Klapisch-Zuber, «La genèse de l'arbre généalogique», *Les Cahiers du Léopard d'or*, n° 2, «L'arbre», 1993, p. 41.

glissées dans un tiroir, ajoutées à un dossier, recopiées sur un cahier. Commence alors pour elles une seconde vie où elles abandonnent leur rôle d'instrument de communication pour devenir liasses archivées. Chaque génération ajoute (ou distrait) de nouveaux documents, les retravaille, et puise là le matériau nécessaire à l'élaboration de l'identité familiale. Sous la monarchie de Juillet en particulier, la classe moyenne prend conscience d'elle-même; pénétrés de l'orgueil des origines qui auparavant ne préoccupait que les aristocrates, nombre de bourgeois s'intéressent alors au passé de leur famille. Leur noblesse à eux - lorsqu'ils ne peuvent se découvrir un ancêtre noble - réside dans une implantation durable et une vertu sans faille. M. Froissart, concluant la présentation de la biographie qu'il consacre à son ancêtre⁸ met en évidence le rôle des lettres, les qualités de son personnage et sa place exemplaire : «à la lecture de ces lettres qui nous permettent de mieux découvrir la personnalité profonde de Charles Mertzdorff, son engagement industriel, son amour pour son village et ses habitants, et son sens de la famille nous paraissent exemplaires». Les lettres archivées permettent de lier les trois pôles qui symbolisent pour les descendants les fondements de l'enracinement à la famille, l'usine et la cité.

Un temps, Vieux Thann en Alsace sert de point d'ancrage à la mémoire du groupe familial dont nous lisons les lettres. C'est là que leur prospérité trouve sa source. Mais la guerre de 1870-71, l'occupation allemande, les choix auxquels celle-ci contraint (rester ou partir en abandonnant tout), la transformation de l'entreprise en société par actions, la fusion avec d'autres sociétés, si ces événements ne tarissent pas les revenus que la famille tire de l'entreprise de Vieux Thann, ils la disqualifient par étapes comme emblème de l'enracinement familial. Heureusement, les alliances permettent

(8) M. Ludovic Damas Froissart a présenté en plusieurs volumes l'histoire de sa famille. Il a écrit en particulier: *André Constant Duménil, médecin et naturaliste, 1774-1860* (1984); *Charles Mertzdorff, un industriel alsacien, 1818-1883* (1983); *Histoire d'une vieille maison de famille à Campagne les Hesdin* (1985). Le volume sur Charles Mertzdorff a été tiré à 600 exemplaires et visait, dès le départ, un public extra-familial (il s'est par exemple vendu à Vieux Thann).

d'autres ressourcements. Emilie Mertzdorff, fille de Caroline, arrière petite fille d'A. C. Duménil, a épousé un riche propriétaire du Nord de la France, Léon Damas Froissart, dont les terres s'étendent autour du château de Campagne les Hesdin.

Dès la première moitié du XIX^e siècle, les Froissart accumulent des parcelles de terre autour du bâtiment initial et rassemblent des souvenirs entre ses murs; non seulement ils acquièrent ainsi un capital foncier impressionnant, mais ils font des lieux un véritable lieu de mémoire où vivants et disparus jouent leur rôle. Le patrimoine se prouve et se construit à partir des doubles de la correspondance avec les notaires, hommes d'affaires, fermiers, fournisseurs; il s'enrichit de lettres familiales, originales, recopiées ou, plus récemment, photocopiées, qui s'insèrent dans toute une documentation d'histoire locale (archives, monographies). Le passé familial étant aussi (surtout?) une construction symbolique, qu'importe le lieu où sont recueillis les témoignages, où continue de vivre, de se transmettre et de se transformer le sentiment d'appartenance. Les surgeons aussi produisent des arbres !

Apprivoiser les lieux

Le XIX^e siècle a vu à la fois des millions de Français quitter leurs villages ou leurs petites villes pour s'installer dans un centre urbain plus important (ou même quelquefois s'exiler en terre lointaine) et, dans le même temps, s'affirmer le poids symbolique, éthique et économique de la famille. On assiste à des migrations, des dispersions, des éclatements et, parallèlement, au renforcement - dans la bourgeoisie du moins - de la référence à la famille, rattachée à une lignée.

Les correspondances familiales résonnent de ce double mouvement et offrent leur médiation pour atténuer les tensions que cela génère. Dans le processus qui enchaîne déracinement et enracinement, elles matérialisent le lien persistant entre terre d'origine et terre d'accueil, elles permettent de dire l'attachement et la séparation, elles laissent leur place à la nostalgie et à l'oubli; elles soudent le groupe des

parents dispersés. Les mots échangés passent au travers de filtres qui éliminent ceux qui pourraient diviser, inquiéter, menacer la cohésion familiale. On ne trouvera point dans les lettres du nouvel installé des descriptions critiques ou l'aveu de désillusions - à moins qu'il ne veuille, comme le jeune A. C. Duménil, solliciter l'aide de ses correspondants. Le constat rassurant est de rigueur - et le reportage touristique banni. La lettre familiale rattache l'individu à la communauté, reflète son intégration sociale et son appropriation de l'environnement, raconte ses attachements, remaille les réseaux anciens avec les nouveaux; elle symbolise la relation vive entre individu et collectivité.

Les correspondances familiales sont également sollicitées lorsque la famille cherche à enraciner la lignée dans le passé. Si, par chance, une habitation a pu abriter de façon stable les gens et les objets, se retrouvent alors des traces de la succession des générations, de l'occupation durable des lieux. Les vieilles lettres font partie de ces preuves qui assurent de l'ancienneté, de la permanence, de la continuité et donnent ce supplément d'âme qui soude les descendants autour de souvenirs communs.

Dans cette pérégrination familiale, la correspondance joue un rôle d'instrument et de miroir de l'enracinement. Dans sa fonction immédiate, elle atténue l'effet de rupture par le maintien des liens affectifs et les échanges de services divers, elle explicite le vécu de la séparation et des voyages. Par les usages et les agencements nouveaux qu'elle suscite, elle devient elle-même preuve de l'approvisionnement des liens et de la réussite sociale.

La lecture en continu de la correspondance construite au jour le jour avec les aléas de la vie fait également apparaître aux yeux de l'historien que, du discours épistolaire, émerge une sorte de mythologie des espaces conquis. Selon les événements et les itinéraires singuliers, l'imaginaire des épistoliers marque l'univers traversé de sa symbolique propre. Ainsi peut-on lire en filigrane la représentation du «jardin» (le Jardin des Plantes à Paris) qui se constitue comme lieu fondateur de nostalgie : espace d'un paradis perdu, celui de l'enfance des jeunes filles (Caroline, sa cousine Adèle,

Eugénie, sa soeur Aglaé, Marie, Emilie...); cadre vénéré de brillantes carrières scientifiques (André Constant Duméril, son fils Auguste, le père d'Eugénie, Jules Desnoyers, son gendre Alphonse Milne-Edwards...)

En contrepoint, l'Alsace apparaît comme le lieu où se greffe le rameau parisien: aboutissement de voyages initiatiques qui conduisent Caroline, son frère et ses parents au seuil de «nouveaux mondes», celui des adultes (par le mariage ou le métier), celui d'une autre culture (par les coutumes et la langue), celui surtout, rude et imprévisible, de l'usine où se forge la fortune familiale.

En fin de parcours, le «Château» de Campagne les Hesdin referme le triangle de la pérégrination, ouvert par le départ de l'étudiant Duméril depuis Amiens. Symbole d'une conquête séculaire des terres alentour et de la réussite sociale, cette demeure devient le pivot du patrimoine et de la mémoire familiale, en abritant les traces elles-mêmes de la pérégrination.

Ces lettres conservées depuis la Révolution jusqu'à l'aube du XXe siècle montrent à l'historien comment le travail opéré par l'écriture épistolaire définit un lieu stratégique pour réaliser, inculquer, transmettre une identité familiale, en cultivant en particulier le rapport à l'espace. Réaliste et véridique, parcellaire et inachevé, l'univers ainsi figuré se construit dans les ruptures géographiques, qui marquent les étapes de l'ascension sociale et culturelle, et dans l'enracinement, son antonyme.

BIBLIOGRAPHIE

- Cécile Dauphin, Pierrette Lebrun-Pézerat, Danièle Pouban, *Ces bonnes lettres*, Paris, Albin Michel, 1995.
- Michelle Perrot, dans sa Présentation du *Journal intime de Caroline B.*, Paris, Artaud-Montalba, 1985.
- Nicole Fouché, *Emigration Alsacienne aux États-Unis, 1815-1870*, Paris, Publications de la Sorbonne, 1992.
- Camille Maire, *Lettres d'Amérique. Des émigrants d'Alsace et de Lorraine écrivent au pays, 1802-1892*, Metz, éditions Serpenoise, 1992; Witold Kula.
- Nina Assorodobraj-Kula, Marcin Kula, «Émigration polonaise et société paysanne à travers un codex de lettres censurées (1890-1891)», *Revue de la Bibliothèque Nationale*, n° 50, 1993.
- Ariane Bruneton-Governatori et Bernard Moreux, «Un modèle épistolaire populaire: les lettres d'émigrés béarnais», *Par écrit. Ethnologie des écritures quotidiennes*, Daniel Fabre (dir.), Paris, éditions de la MSH, 1997.
- Christiane Klapisch-Zuber, «La genèse de l'arbre généalogique», *Les Cahiers du Léopard d'or*, n° 2, «L'arbre», 1993.